



Revue de presse

***La nuit c'est
comme ça***

conception et écriture Marie Payen

Marie Payen, l'irrécupérable

Publié le 14 novembre 2023



©Patrick Berger

La nuit c'est comme ça est le nouveau « poème improvisé » de l'actrice Marie Payen. Une errance nocturne, accompagnée en scène par un batteur ainsi qu'un éclairagiste, et hantée par des ombres. Une inclassable rave de mots et de lueurs.

Au centre du plateau de la petite scène du Théâtre Gérard Philippe de Saint-Denis, un tas de nippes. Prennent place : à gauche de la scène, le musicien et batteur Raphaël Chassin, à droite l'éclairagiste Hervé Audibert, chacun devant ses instruments. Elle, l'actrice, Marie Payen, mi déesse mi SDF, follement vagabonde, arrive par le fond obscur de la scène, du noir, de la nuit, du remugle. Ce qui va suivre s'improvise, de soir en soir ; à partir d'une écriture que l'actrice qualifie de « *très particulière* » puisque « *sans papier ni publication* » et chaque soir « *remise sur l'établi* ». Pas d'histoire construite donc mais une actrice qui, s'appêtant à se lancer sans filet dans son « poème improvisé », intrigue autant qu'elle attire comme une prophétesse.

La voici qui, s'approchant du tas de nippes, adosse à ses épaules une sorte de traîne informe, mi manteau de reine, mi haillon de mendicante. La suite, une heure durant, varie au soir le soir, c'est tous les soirs qu'elle improvise. A la fin, les trois, ensemble, viennent saluer le public.

Marie Payen a eu un long et beau parcours d'actrice après ses années à l'école du TNS, avec des auteurs, des metteurs en scène comme Jean-François Peyret, Michel Deutsch, Chantal Morel et bien d'autres, elle a fait un bout de chemin avec la défunte compagnie Sentimental bourreau. Depuis bientôt dix ans, elle signe des spectacles très personnelles. *JebRrûIE* en 2014 et quatre ans plus tard *Perdre le Nord*, ce dernier autour de jeunes exilés étrangers et sans papier (sujet qu'elle connaît bien pour être très active dans diverses associations) et aujourd'hui *La nuit c'est comme ça* à partir de ses rencontres de rue avec des clochards, des errants, des fous.

Julie Deliquet, directrice du Théâtre Gérard Philippe de Saint-Denis qui l'avait distribuée dans *Welfare* (où elle avait retrouvé Évelyne Didi qui avec le regretté André Wilms, avaient contribué à la former l'école de Strasbourg), accueille et coproduit ce nouveau « poème improvisé ». Leila Adham, dramaturge, auteure d'une thèse sur la figure du fantôme dans *Hamlet*, accompagne Marie Payen dans ses créations personnelles, improvisées devant elle avant de l'être devant le public. Ce que j'ai vu et entendu une heure durant avec le public d'un soir au TGP, vous ne le verrez ni ne l'entendrez un autre soir, n'en disons donc rien.

En revanche, comme Marie Payen l'explique dans le programme, cette nouvelle aventure, que l'on pressent nourries d'écritures fondatrices comme celle d'Artaud ou de Beckett, et qui est redevable à de metteurs en scène qui l'ont marquée comme Klaus Michael Grüber ou Matthias Langhoff, de phares comme les Grecs et Shakespeare, s'appuie, plus directement, sur des rencontres avec des anonymes, et, particulièrement pour *La nuit c'est comme ça*, avec des déviants, des fous. Et l'irrécupérable Marie Payen de préciser : « *Aujourd'hui, les images les plus belles et les plus sincères, sont immédiatement récupérées par le régime du marché. Donc mon travail consiste à produire quelque chose qui sera difficile à transformer en marchandise* ».

Jean-Pierre THIBAUDAT

Marie Payen et sa nuit traversée

Publié le 13 novembre 2023



Avec *La Nuit c'est comme ça*, Marie Payen nous invite à un monologue improvisé en forme de chemin escarpé qui travaille au corps l'espoir et orchestre la déconstruction du langage au service de la poésie. Une performance d'une puissance saisissante qui se joue actuellement au Théâtre Gérard Philipe avant de s'installer aux Plateaux Sauvages au printemps.

Après *Je Brûle* et *Perdre le Nord*, Marie Payen continue son chemin d'autrice hors des sentiers battus avec un nouvel opus né d'une démarche similaire aux précédents. Creuser des motifs qui la hantent (qu'ils soient familiaux ou politiques), enquêter sur le sujet en question, explorer en engageant son être entier dans sa quête pour livrer au plateau un poème vivant et vibrant chaque soir renouvelé puisqu'improvisé. À recevoir, à vivre, l'expérience est stupéfiante. Car l'actrice que l'on a pu récemment voir dans la distribution épatante de *Welfare*, le spectacle de Julie Deliquet qui avait ouvert le Festival d'Avignon dans la Cour d'Honneur, est une artiste à part entière, une créatrice inouïe. Il ne s'agit pas là de traquer la virtuosité de la performance, l'exploit, la prouesse de l'aventure. Mais bien de se tenir en équilibre précaire et risqué sur la corde raide du langage et du partage, de se laisser traverser par la matière brassée, de faire de la représentation une offrande qui ne dit pas son nom, humble et irréductible, inaliénable car imprévisible. Ce que génère Marie Payen dans le temps de la représentation n'a pas d'équivalent et échappe à tous les carcans.

Dans une époque où tout, absolument tout est récupéré par le capitalisme, marketé en masse, transformé en valeur marchande, en produit monnayable, Marie Payen ouvre une brèche, minuscule et immense à la fois, s'engouffre dedans et nous invite à la suivre. La traversée n'est pas lisse, il ne s'agit pas de se tenir chaud ensemble en se gargarisant d'illusions, de fictions rassurantes et d'histoires hors sol. Marie Payen aborde de front la nuit des temps où nous sommes entrés, l'impossible retour en arrière, la marche inexorable vers l'extinction et l'impensable écologique. Pas de chiffres ici, de statistiques affolantes, de comptes rendus alarmants, de rapports du GIEC et de prévisions terrifiantes. Tout cela a été compulsé par notre hôte certes mais laissé au vestiaire pour proposer une alternative par le théâtre. Ou plutôt, tout cela est là, dans l'invisible du sous-texte, dans l'invisible de ses entrailles, dans l'invisible du travail en amont qui tapisse en sourdine la représentation. Mais Marie Payen a choisi une autre voix, celle de la poésie fracassante et bégayante, pour parler de ces inexorables mutations, de l'effondrement en cours, de la vie qui bat, toujours.

Elle fait appel à la figure du fou. Figure grandiose et pathétique, grotesque et romanesque, qui tisse l'Histoire du théâtre. Le fou, le mendiant, le voyant. Le prédicateur va-nu-pieds, l'oracle philosophe et désespéré. Celui qui dit tout haut ce que personne n'ose penser, qui ne parle qu'à coup de sincérité dans un langage non filtré. La raison a quitté le navire mais sa perception n'en est pas moins éclatante d'une vérité épique, venue de loin et d'ici-bas. Car ce faisant, ce délire qui s'exprime dans une langue heurtée, trébuchante et submergée de vagues de fulgurances, devient poésie orale brute et tribale, épopée solitaire et plurielle, chant qui abolit le temps. Passé, présent, futur, relégués en un flux immémorial et cyclique. Et nous dedans, ébahis devant la parole qui pense en dehors de toute syntaxe, devant cet afflux de mots, chaotique et cadencé,

qui s'accrochent les uns aux autres pour danser dans nos têtes, cette fête du langage libre d'être impropre et sans propriétaire. Libre d'être sans laisse, sans usage à respecter, sans patte blanche à montrer, libre d'être sang. Car c'est la chair de la langue qui palpète ici. Dans ce gouffre qui touche les étoiles, ce tombeau qui est aussi le berceau de l'humanité, ce tableau qui respire et nous aspire dans ses mailles et cordages, ses tissus épars et cette robe cocon immaculée bientôt souillée du désastre.

C'est un paysage face à nous. Un paysage dévasté. Un canapé crème au fond à cour, comme un ersatz de nos intérieurs propres. Reliquat de notre civilisation déliquescence ? Au centre, un amas, des tissus en tas, comme les restes épars d'un bidonville vidé, d'une tente de fortune délocalisée. Cette femme pythie vêtue d'un simple jogging gris perle et d'un débardeur blanc qui se pare d'un filet de pêche effiloché, entre et s'assoit face à nous. « *On y va ?* » Et la voilà qui plonge dans un monologue décousu et chatoyant, chargé des maux de l'humanité, chantant et désarmant, une litanie où se bousculent éclats de rire, ruptures de rythme, cercle de larmes et bouche en sang, femme symptôme se jetant sur son destin, mère aux abois, chrysalide et lambeaux de couleurs volant au vent, enfer et joie, Œdipe et Dionysos. Une fable picturale où le réel et l'imaginaire ne font plus qu'un, où chercher à comprendre n'a pas de sens. Une mythologie nouvelle, héritée des débris et soubresauts de la création qui perpétue sa mission. Marie Payen est une missionnaire. De bout en bout, elle est phénoménale. Chamane transcendé, les pieds sur terre, elle nous élève dans son cortège de mots claudicants et flamboyants.

Seule dans *Je Brûle*, en duo dans *Perdre le Nord*, Marie Payen aborde le plateau en trio pour la première fois. Et l'improvisation à laquelle elle s'adonne est partagée avec ses deux partenaires, Raphaël Chassin à la musique live et Hervé Audibert à la lumière. La tentative est inédite. À vivre, elle est cataclysmique. Assister à l'œuvre en train d'éclorre, neuve et unique, est un vertige commun. À la batterie et aux machines, Raphaël Chassin habille l'espace et le temps, il use de ses percussions avec une tendresse inattendue, déploie des nappes musicales qui jamais ne parasitent le texte mais au contraire le portent, le soulèvent ou l'enveloppent. Maître des projecteurs et de la régie lumière, Hervé Audibert n'œuvre pas en retrait mais dans l'ombre de la scène, bel et bien présent cependant. Il passe de cour à jardin pour suivre à la trace notre interprète traversée. Et illumine la nuit d'un espoir secret, imagine lignes de fuite et faisceaux trouant l'obscurité. Leur trinité réunie respire l'empathie, la confiance, la fraternité, et confère à la représentation son aura singulière. Une inspirante impression de connexion.

Marie PLANTIN

Marie Payen, la nuit

Publié le 12 novembre 2023



Enfants assassinés, têtes coupées, vieillards sortis de leur lit... Proférés avec force et sanglots, les mots sonnent prémonitoires, comme en résonance avec une actualité brûlante. Juchée sur ce qui s'apparente à un tas d'immondices, vieux sacs et vieux papiers, Marie Payen a troqué la longue tunique d'une éclatante blancheur plastique de *Perdre le nord*, son précédent spectacle, contre une piteuse traîne en jute d'un marron délavé. D'une antique danse des mots émouvante et percutante, la comédienne se fait désormais récitante d'un poème improvisé, clocharde sur les berges de Seine ou d'ailleurs, l'oreille toujours attentive aux paroles de plus miséreux et miteux, le fou rencontré sur un quai de RER ou l'homme des cavernes égaré au fin fond de la campagne hexagonale. Entre les roulements et battements du percussionniste Raphaël Chassin, la langue hoquète, les mots s'entrechoquent et se percutent en sortir de gorge. La plainte monte des profondeurs du ventre et tente obstinément de se frayer un passage : le temps présent s'est fait ténèbres, *La nuit c'est comme ça*, des maux aux mots la parole est vertige sans fond !

De quoi accouchera ce vieux monde ? Femme qui sait ce qu'enfanter veut dire, tel un cheval fou dans un jeu de quilles, la nouvelle Don Quichotte caracole en vue d'improbables perspectives plus réjouissantes. Petits papiers multicolores lancés en l'air, personne pour venir les cueillir en plein vol, faibles lumières d'Hervé Audibert qui progressivement s'étiolent, plus noire encore la chute au sol ! Un cri désespéré, voire désespérant, qui se veut pourtant « soliloque adressé aux étoiles » confesse l'interprète, visage et mains rougis sang. Au final, on peine à croire au possible avènement d'un homme nouveau. Un spectacle d'une étrangeté absolue, aussi tragique que poétique, qui met à nu nos errances et nos failles, interpelle le futur. De catastrophe en déraison, grand est le risque que les trompettes de l'espoir se muent en trompettes de Jéricho. Que le jour, c'est comme ça, ne devienne éternelle nuit !

Yonel LIÉGEAIS

La nuit c'est comme ça - poème improvisé

conception et écriture Marie Payen, au TGP - Centre dramatique national de Saint-Denis.

Publié le 11 novembre 2023



« Le fou guide les aveugles », selon l'adage shakespearien, cite l'auteure, metteuse en scène et comédienne Marie Payen, figure méconnaissable quand elle expose sa vérité troublante, sans dissimulation. C'est que les fous traversent les catastrophes en diagonale et arpentent le monde entre l'effondrement de la civilisation et la révolution scientifique. Aussi la performeuse est-elle allée dans la rue leur demander leur vision de l'avenir, d'où « un soliloque adressé aux étoiles ».

Au départ du projet, la lecture en 2018 d'un livre *Comment tout peut s'effondrer* de Pablo Sevigne et Raphaël Stevens : « Nous aurions à vivre, d'après les auteurs, au-delà d'un effondrement civilisationnel ». Du coup, Marie Payen décide de sortir de chez elle et part à la rencontre des autres - éco-villageois, activistes, communalistes, zadistes, communautés spirituelles, chercheurs en biologie, en architecture, en permaculture, en agro-foresterie, ingénieurs de génie, économistes révolutionnaires et mères éplorées qui accouchent, ici ou là... Sans oublier ceux qui sont restés seuls, et sont devenus fous, ne recevant nulle réponse dans les rues des villes, à la sortie des écoles, dans les arrière-salles des bistros, sur les quais des métros : « Qu'allons-nous devenir ? »

Et puis un autre fou encore, Jérôme, que la conceptrice rencontre sur le quai du RER A. A l'entendre « délirer le monde pour en sauver quelque chose », cette expérience a ré-enchanté la comédienne à l'écoute. D'où cette idée de raconter le futur dans la langue approximative des fous.

Le spectacle est une manière d'improvisation - suite « jazz » de rendez-vous où l'instrumentiste joue d'un thème et emprunte chaque soir des chemins différents. Sur scène, pour la cause, trois improvisateurs - la protagoniste, et pour les pulsations et la cadence, le batteur et joueur de samples Raphaël Chassin; et pour la nuit ré-inventée sur le plateau, le créateur lumière Hervé Audibert. Soit un spectacle singulier de théâtre, entre performance et improvisation musicale.

Bégaiements, parole heurtée, l'interprète garde le sourire, une lumière pétillante dans le regard. Elle incarne la douleur lancinante d'être au monde, tout en conservant un léger recul par rapport à son personnage, mettant en exergue les temps précieux d'éclats de rire, d'une moquerie amusée et désespérée, sans duperie, et pleine d'humilité et de réserve quant à sa souffrance intérieure.

Réflexions en vrac sur le temps, le calendrier des jours, les couleurs dont celle du sang, la perception de la vie qui passe sans y être incluse, toujours installée à côté, dans la marge, un border-line infini qui mène malgré soi à une forme de sagesse imposée et intériorisée à laquelle la figure féminine déstabilisée s'accoutume, exprimant les données abruptes et raides d'un monde auxquelles elle n'a pas accès et dont elle tire paradoxalement un savoir profond inédit.

Le public voit sur la scène l'interprète prise dans des filets inextricables, déesse antique portant une longue traîne parsemée de trous et de vides, ce qui lui accorde une prestance élégante et apaisée, même quand, se retournant, le cocon de ce voile se referme sur elle et l'enserme. La choryphée des rues arpente le plateau, dessinant dans la fluidité une sculpture vivante et animée.

La condition de la femme importe à la diseuse, en désir d'enfant et d'enfantement, abandonnée dans le néant de l'univers, et qui part en quête du fameux ovule chez une autre femme ou autre forme bestiale, dévolue au principe de grotte mystérieuse à explorer, à pénétrer - violence ou pas. La robe-poupée dans laquelle elle se glisse illumine le plateau de sa clarté et sa beauté retrouvée.

Elle pourrait être une victime de guerre qui hante nos temps bousculés, une résonance inattendue. Un spectacle poétique, engagé et solidaire de l'Autre pour une collectivité rêvée à retrouver.

Véronique HOTTE

Avec *La nuit c'est comme ça*, Marie Payen, la comédienne frondeuse

Publié le 8 novembre 2023



Dans son seule-en-scène nourri de ses rencontres avec des sans-abri, l'artiste incarne une cassandra clochardisée du XXI^e siècle. Un rôle politique joué au Théâtre Gérard Philipe, à Saint-Denis.

Une Internationale épuisée qu'une trompette enrouée s'entête à ranimer : avec *La nuit c'est comme ça*, qu'elle joue au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis (Seine-Saint-Denis), la comédienne Marie Payen souffle son espoir de lendemains qui chantent, quand bien même les sons seraient éraillés. Le genre humain s'invite sur les planches dans le solo qu'elle a conçu, au point que chaque parole de l'hymne pourrait sous-titrer la représentation.

L'actrice a quitté mi-octobre les haillons de la vieille femme paumée qu'elle incarnait dans *Welfare* (mise en scène de Julie Deliquet, d'après un documentaire de Frederick Wiseman de 1973). Pour la troisième fois depuis 2014, elle renoue avec son dada, le seule-en-scène performatif. Un genre singulier que développe cette empêcheuse de tourner en rond pour qui la recherche esthétique est une forme de résistance aux autoroutes des pensées formatées. « J'aime l'hétérogène, les lignes de fuite, les mondes qui se choquent, leurs tissages et leurs agencements », revendique-t-elle.

Née le 1^{er} janvier 1974, cette interprète d'une haute droiture éthique s'applique à elle-même ce qu'elle espère des autres. Le renoncement et la soumission ne sont pas sa tasse de thé. Le petit pouvoir des artistes l'ennuie. Le théâtre bourgeois l'assomme. L'entre-soi lui donne envie de fuir. Incapable de composer avec la « *mégalo manie de metteurs en scène qui chosifient les acteurs* », la frondeuse a fait sécession : « *Dans l'aliénation, ma colère est si forte que je choisis ma liberté quel que soit le prix à payer* », assure-t-elle au sortir d'une répétition menée à flux tendu. Autrice d'un texte non écrit et uniquement mémorisé, elle improvise une partie du spectacle pour « *préserver les étonnements du personnage* ».

TOUT PEUT ÉCLORE

À 37 ans, en 2011, Marie Payen, ancienne élève de l'École du Théâtre national de Strasbourg, tourne le dos aux scènes subventionnées où elle enchaînait les projets depuis un premier rôle professionnel dans *Imprécation IV*, de Michel Deutsch, en 1995. Rompant le cours de complicités artistiques (parmi lesquelles, à ses débuts, le groupe Sentimental Bourreau ou le metteur en scène Jean-François Peyret), elle s'inscrit en psychologie à l'université Paris-Diderot et se met lire Sigmund Freud, Jacques Lacan, Félix Guattari et Gilles Deleuze. Il lui fallait « *élargir les contours de la vie et se décrocher d'un milieu théâtral* » dont elle connaissait par cœur les usages, les codes, les compromis, les langages.

Pendant trois ans, elle a voyagé, fait un enfant, cogité sur les bancs de la fac, rencontré des inconnus et pris le temps d'écouter les soliloques de personnes sans domicile fixe. Armée de ces expériences éclectiques, elle a mûri le premier de ses trois solos (*Je brûle*, en 2014, qui sera suivi, en 2018, de *Perdre le nord*). Lorsqu'elle est réapparue en public après sa retraite volontaire, elle revisitait les origines du jeu : la profération balbutiante, le pas titubant, le corps courbé, elle se fiait

à son inconscient pour filer (en improvisant) sa narration. L'esprit de l'homme de théâtre Antonin Artaud (1896-1948) toquait à la porte. Marie Payen avait repris le métier de zéro comme on remet les compteurs à l'heure : « *J'avais 40 ans. Un âge où tout peut éclore et se redimensionner.* »

Dans *La nuit c'est comme ça*, elle endosse une longue traîne miteuse de princesse des bas-fonds, une cassandra clochardisée du XXI^e siècle, dont les propos produisent des étincelles. Elle parle de « l'Antiquité à venir », dit de Karl Marx (1818-1883) qu'il « faut le voir nu » ou s'exclame : « *Je suis réticente avec les adverbes que je trouve fiers dans leur envie de contrôle !* » Autant de fulgurances qui veulent explorer ce qu'il reste de notre humanité face à la précarité, à l'exclusion ou aux dérèglements du monde.

Inspirée par des figures de SDF rencontrées dans la rue, Marie Payen trame un récit de l'apocalypse avec ses épisodes épiques et intimes, ses éruptions comiques ou dramatiques, ses harangues poétiques. Planète en danger ou dérive de l'intelligence artificielle, les sujets traversés ne sont jamais très loin du politique. Sur ce point, elle a de qui tenir : « *À Strasbourg, Evelyne Didi et André Wilms étaient mes professeurs.* » Avec Wilms, son « parrain de théâtre », elle a trouvé la terre où s'enraciner : « *Il m'a construite. Grâce à lui, je suis née dans une filiation qui convoque les noms de Klaus Michael Grüber, Matthias Langhoff ou Aki Kaurismäki.* »

RIVES DE LA TRAGÉDIE

Il y a chez elle une quête d'absolu qui la précipite vers la prise de risque. Au théâtre, bien sûr. Au cinéma, aussi, où sa filmographie (peu épaisse) mentionne des réalisateurs pointus (Jacques Maillot, François Dupeyron ou Solveig Anspach). Son exigence est celle d'une artiste contemporaine réfractaire aux molleses de l'époque. L'intranquillité de sa diction ébranle les représentations. Elle est moderne et archaïque. Elle a joué dans *Médée*, de Sénèque, en 2008, dans *Phèdre*, du même auteur, en 2013, puis dans *Troyennes, les morts se moquent des beaux enterrements*, d'après Euripide, en 2014.

Ses pieds foulent le réel, mais elle semble arriver d'un ailleurs. D'une préhistoire du temps théâtral où chaque action serait décisive. Elle est campée sur les rives de la tragédie, là où la vie et la mort se livrent de féroces batailles, où les larmes et la joie se tutoient. Elle a perdu beaucoup de ses proches, la mort est l'une de ses matrices. Elle lui doit, assure-t-elle, d'avoir « appris à pleurer ». Au décès de sa mère, l'ancienne adolescente punk qui rêvait d'une carrière de chanteuse a fait sa valise et quitté Rouen, où elle avait grandi, pour Paris : « *Je n'avais plus aucun frein.* »

Elle n'a pas plus d'entraves aujourd'hui. Il faut du cran pour changer de cap. Marie Payen donne du sens à l'existence. Elle héberge des migrants, plaide leur cause jusque dans le bureau de la maire de Paris, Anne Hidalgo, manifeste aux côtés des intermittents. Elle est militante, et une artiste à part. Un oiseau rare.

Joëlle GAYOT

la terrasse

La nuit c'est comme ça de Marie Payen, un spectacle-performance sur l'avenir de notre planète

Publié le 26 octobre 2023



Accompagnée par le musicien Raphaël Chassin et l'éclairagiste Hervé Audibert, Marie Payen crée un spectacle-performance qui met en perspective l'avenir de notre planète en investissant la langue des fous et des marginaux. Un « soliloque adressé aux étoiles » qui sort des chemins de la raison pour rêver un monde à venir.

Quelle est cette langue des fous dont se nourrit votre spectacle ?

Marie Payen : D'un point de vue purement sémiologique, elle se caractérise par l'éclatement du langage, par la dissociation des émotions, des comportements, des paroles... Il y a aussi l'hallucination et le délire. Je me suis inspirée de tous ces symptômes pour écrire *La nuit c'est comme ça*. Depuis très longtemps, je marche dans la rue et j'écoute celles et ceux que l'on appelle les fous. Je m'intéresse à eux, je les écoute, je les rencontre. La façon qu'ils ont d'être au monde m'a toujours beaucoup intéressée. Leur relation au concret est tellement déchirée qu'elle laisse passer beaucoup de lumière, d'imaginaire, d'idées, beaucoup d'images...

Quel déclic vous a conduit à initier ce projet ?

M.P.: Je n'écris que lorsque je tombe dans une question et que je ne peux plus m'en sortir autrement que par l'écriture. Pour cette création, cette question est la fin du monde, l'effondrement du vivant. Cette perspective m'a tellement secouée, que j'ai eu besoin de m'évader de chez moi pour enquêter. J'ai rencontré toutes sortes de scientifiques, des spécialistes, j'ai lu des livres, je suis allé dans des villages de résistants, de transitionneurs, dans des communautés spirituelles... Un peu comme une ethnologue, j'ai cherché des réponses. Mais il n'y en a pas. Le problème est beaucoup trop vaste pour être pensé par nos cerveaux. Je me suis donc demandé ce que pourrait être un poème sur l'avenir qui ne serait pas de la science-fiction. C'est là que la figure du fou, ou de la folle, s'est imposée.

« JE CHERCHE DES FAÇONS DE JOUER QUI PUISSENT AGIR PAR SURPRISE SUR LES SPECTATRICES ET SPECTATEURS. »

En quoi cette figure est-elle mieux armée pour cerner le futur qui pend au nez de l'humanité ?

M.P.: Ce futur n'étant justement pas cernable, il nous faut l'appréhender avec beaucoup plus de souplesse et de liberté d'esprit que nous ne le faisons. Or, les fous ont moins de barrières que nous. Ils pensent le monde à travers des visions de biais, se fauillent dans des brèches où la raison ne peut pas aller.

À travers cette proposition, quelle relation souhaitez-vous instaurer avec les publics ?

M.P.: Je cherche des façons de jouer qui puissent agir par surprise sur les spectatrices et spectateurs. Il ne s'agit pas de construire un raisonnement avec eux, ou de les amener à se poser une question plutôt qu'une autre. Si j'amène les gens à voir une seule chose de façon nouvelle, ce sera déjà énorme. C'est pour cela que j'ai voulu travailler sur l'improvisation. Que ce soit le musicien Raphaël Chassin, l'éclairagiste Hervé Audibert, ou moi-même avec le texte, nous réinventons chaque jour sur scène notre partition. Le fait d'improviser met le public dans un état de réceptivité à l'invention qui me semble très intéressant.

Entretien réalisé par Manuel Piolat Soleymat

Marie Payen

La beauté des marges

Octobre 2023

Face à l'effondrement annoncé de notre civilisation, la comédienne a interrogé co-villageois, architectes, zadistes et autres actifs à la marge... sur le thème : « Qu'allons-nous devenir ? » De ces témoignages (entre autres) naîtra la performance *La nuit c'est comme ça*



Théâtral magazine : L'alternance entre le travail de troupe et vos projets personnels est-elle indispensable à votre équilibre ?

Marie Payen : J'ai été essentiellement comédienne jusqu'à l'aube de la quarantaine, puis j'ai eu le sentiment d'arriver au bout de ce destin tel que je le percevais : une forme de dépendance, d'infantilisme, de séduction et d'examen permanent par les autres. Désireuse d'autres choses, je suis retournée faire des études à l'Université, ce qui m'a donné envie d'improviser une forme, d'écrire. C'est ainsi qu'est né mon premier solo *Je brûle*, qui a tourné pendant deux ans. Sans metteur en scène, sans auteur.

Avec seulement moi, une durée d'une heure, un processus, l'improvisation et une question, obsédante, sur la mémoire. Je me suis dit « *J'essaie, et plutôt ce que j'ai senti d'enfoui, tant pis si ça se casse la gueule.* » Depuis, j'alterne mes propres créations et les spectacles collectifs.

Votre méthode de travail ressemble à l'improvisation jazz...

Absolument : on essaie, on laisse les choses s'agencer et le sens poétique prendre le gouvernail avec sa musicalité, ses rythmes, ses motifs, ses thèmes obsessionnels. Ensuite, on voit si cela produit une forme de récit, présentable au public. J'aime l'idée de « performance » - faire en vrai une chose une seule fois -, avec un personnage qui se dessine, un fil narratif, même s'il est chahuté et un rapport au dialogue, même si je suis seule ou, ici, avec un musicien.

Votre approche du théâtre, inspirée d'un matériau vivant et réel, est-elle sociologique ?

Il y a de ma part une grande curiosité sociologique et un appétit d'observation mais quand le théâtre arrive, on s'en éloigne. Le rendu n'est pas un reportage ou un documentaire. J'ai enquêté et recueilli des témoignages pour *Je brûle*, autour de la mémoire de mon père ou pour *Perdre le nord*, spectacle sur les exilés. Ce qui en ressort, c'est plutôt ce que j'ai senti d'enfoui, qu'on ne me disait pas et que j'ai inventé à partir des timbres de voix, des âges, des accidents mémoriels. Tout a muté et va encore évoluer...

À défaut de « théâtre documentaire », le terme « théâtre documenté » vous convient-il ?

Oui. J'inclus dans ce terme les philosophes, les économistes, les poètes, la mythologie, les personnages de théâtre qui m'habitent, les peintres même, même si je ne livre pas une thèse. Le point de départ de ce projet est le livre *Comment tout peut s'effondrer* de Pablo Servigne et Raphaël Stevens, qui montre comment notre civilisation thermo-industrielle est menacée. Il m'a secoué, fait perdre pied. Tout ce que je projetais dans l'avenir, dans ma vie, celle de mes enfants, s'est effondré. Quelles que soient les pistes qu'on suit, Sapiens est presque fini. Que va devenir notre culture ? J'ai aussi travaillé sur une langue qui prend en charge, dans son corps même, dans son phrase, dans sa grammaire, la notion de chute, de délire parfois. Ce qui min-téresse, c'est la figure du fou.

Vous avez pourtant rencontré des personnes, éco-villageois, zadistes, architectes, penseurs, qui ne sont pas tous, mais travaillent concrètement sur le terrain à faire évoluer les choses...

À partir du moment où on fait sécession d'avec la société, on devient un peu fou quand même. Mais la folie peut être réparatrice, créative. Je veux déployer quelque chose d'un paysage qui est à la fois un cauchemar et une danse: la vie continue!

Propos recueillis par Nedjma Van Egmond